

## Bernard Toboul

### L'homme pulsionnel \*

L'homme pulsionnel s'entend comme une réponse au thème trop célèbre d'un « homme neuronal ». Et pourtant, Freud ne s'est-il pas essayé, dans son *Entwurf* <sup>1</sup>, à une conception de l'appareil psychique en neurologue ? De nos jours, de faux naïfs, comme Mark Solms, redécouvrent l'*Entwurf* pour y trouver confirmation de leur « neuro-psychanalyse ». Ils cherchent en quelque sorte une base matérielle, physiologique, à l'inconscient freudien.

À cela répond par avance la lecture de l'*Entwurf* par Lacan, en 1959-1960, où il met au jour le nerf de la découverte freudienne : une éthique de la psychanalyse. Y revenant cinq ans plus tard dans un passage du *Séminaire XI*, il en livre la raison. Il prend acte de la fragilité d'existence de l'inconscient, de « son statut d'être si évasif, si inconsistant <sup>2</sup> », à quoi nul projet de matérialisme simpliste ne saurait répondre ni n'aurait à le faire. Lacan réaffirme alors : « Le statut de l'inconscient que je vous indique si fragile sur le plan ontique, est éthique. »

Si l'on revient, de là, au *Séminaire VII*, sa définition de l'éthique, sous condition de désir, à hauteur de désir, s'impose, indépassable. Elle se tient dans une stricte fidélité à l'ultime et mémorable phrase de la *Traumdeutung* sur le désir indestructible. Ainsi, la « voie éthique » de la psychanalyse s'indique de tenir le cap entre l'être évasif de l'inconscient et l'indestructibilité du désir.

Cette voie devra s'affronter à une incertitude de principe. Car le désir, si son insistance est sans conteste, se confronte au paradoxe de sa réalisation, et c'est alors que se mettent en œuvre les chicanes de l'inconscient.

La troisième séance du séminaire *L'Éthique* se termine sur cet improbable de l'accomplissement de désir. Elle nomme un « écart inhérent à toute l'expérience humaine » entre « un plaisir indéfinissable qui mène toute la tendance inconsciente » et « ce qu'il peut y avoir de réalisé, de satisfaisant ». Et Lacan ponctue en disant que cela « n'a peut-être jamais été jusqu'à présent articulé comme tel ».

Jamais ? Disons presque jamais, si l'éthique de Lacan n'a de comparable que celle de Spinoza, le philosophe qui définit l'essence de l'homme par le désir. C'est pourquoi Lacan est spinoziste.

Mais revenons à Freud. La formule qui fonde sa position éthique est, dès les *Trois traités* <sup>3</sup>, que la névrose est le négatif de la perversion. Autrement dit, si la sexualité est perversément orientée – ce que prouvent les « aberrations sexuelles » (1<sup>er</sup> traité) et la perversion polymorphe de l'enfant (2<sup>e</sup> traité) –, alors la névrose n'est que tentative de dénier la tendance perverse, de la refouler en symptomatisant. Dans un autre texte de 1905 <sup>4</sup>, Freud peut conclure dix ans de pratique de la psychanalyse en définissant la névrose comme présentation convertie de fantasmes pervers.

Voilà l'écart – qui est écartèlement, supplice ou passion du désir –, créant l'espace d'une autre scène, mais où se joue, au-delà du plaisir lui-même, ce que Lacan appellera « jouissance ».

\*

Leçon de l'expérience, hors de quoi les autres approches de l'éthique versent dans le moralisme que Lacan a toujours dénoncé – voir par exemple la 23<sup>e</sup> leçon du séminaire *L'Éthique* : « Les buts moraux de la psychanalyse ». Il y fustige les idéaux en fonction dans l'IPA, au premier rang celui de la génitalité, qui prétendraient donner « la mesure d'un juste rapport au réel <sup>5</sup> ». Il y insiste : « Il n'y a aucune raison que nous nous fassions les garants de la rêverie bourgeoise. Un peu plus de rigueur et de fermeté est exigible de notre affrontement à la condition humaine <sup>6</sup>. »

« Je pose la question – la terminaison de l'analyse, la véritable, j'entends celle qui prépare à devenir analyste, ne doit-elle pas à son terme affronter celui qui la subit à la réalité de la condition humaine <sup>7</sup> ? »

En d'autres termes, la thèse freudienne du désir est tout sauf une affirmation tranquille. Les dernières pages de la *Traumdeutung* le notent à leur façon. On sait qu'en 1925 <sup>8</sup>, Freud les complétait d'un triple texte par lequel il voulait conclure la *Traumdeutung*. Centré sur les zones obscures de la vie psychique, ce texte en trois volets a été exclu jusqu'à présent par la volonté d'Anna des éditions de la *Traumdeutung*. La raison invoquée est que Freud y traite de la télépathie de façon non conforme à l'image positiviste qu'elle voulait donner de lui. Mais, conséquence néfaste, cela prive l'ouvrage d'une forte synthèse de tout son propos sur « l'essence mauvaise » de l'humain : égoïste, sadique, perverse, incestueuse, précise-t-il à l'envi <sup>9</sup>. Freud et Ferenczi, dans les premiers temps de leur amitié, avaient une *private joke* qui faisait fonds sur cette réalité de notre condition. Rien,

disaient-ils, de ce qui est inhumain ne nous est étranger, à l'aune de notre expérience analytique !

Au-delà de ce constat, les dernières pages de la *Traumdeutung*<sup>10</sup> parlent de la *Bedeutung* éthique des désirs passés par les dessous (« die ethische Bedeutung der unterdrückten Wünsche »). Avec Lacan, nous traduisons *Bedeutung* par le « réel/référent » – et *unterdrückt* par « passé par les dessous » : le réel éthique des désirs passés par les dessous a, dit alors Freud, « la valeur de puissances réelles de la vie psychique<sup>11</sup> ». Là s'indique le pas suivant.

L'approche des « puissances réelles » qui constituent la *Bedeutung* éthique impliquera de produire une théorie de la pulsion. Elle aura à rendre compte de la perversion foncière de la sexualité humaine, au-delà de sa dénégation névrotique. Ainsi, Lacan disait que la seule transgression permise au sujet, c'est la pulsion, dans une page où s'énonce le forçage du principe de plaisir. J'y viens.

\*

Confrontés à notre pratique, ce n'est pas au sujet-de-désir que nous avons affaire, mais à un sujet « au » ou « du » fantasme. Critique de l'existentialisme, encore si présent dans les années 1960, le sujet sartrien qui se veut « de désir » est en fait mené par son fantasme. Et c'est ce que Lacan répond à une question très générale de Miller, le 13 mai 1964 à un moment majeur du *Séminaire XI*<sup>12</sup>. « À ce niveau, [dit-il], nous ne sommes même pas forcés de faire entrer en ligne de compte aucune subjectivation de sujet. » Puis, « le sujet se situe lui-même comme déterminé par le fantasme ». Enfin, « le fantasme est le soutien du désir<sup>13</sup> ». Cela aussi est spinozien, puisque le premier genre de connaissance, autrement dit l'imaginaire, occupe le terrain où le sujet erre.

Mais Lacan va, alors, beaucoup plus loin dans le questionnement sur le désir. Juste avant cette question et sa réponse, s'énonce étonnamment : « Le sujet s'apercevra que son désir n'est que vain détour. » Et Lacan ajoute aussitôt : « Il s'apercevra qu'il y a une jouissance au-delà du principe de plaisir. » Avance majeure à la fois lapidaire et qui fraie ce à quoi prépare le *Séminaire XI*. Si le sujet est déterminé par le fantasme, cela désigne que la jouissance prime sur la structure.

Lacan l'amène de diverses façons. Nous avons vu l'approche de 1959 avec « le plaisir indéfinissable qui mène toute la tendance inconsciente ». Désormais, cela s'énonce nettement : « La détermination du fonctionnement du *Real Ich* qui à la fois satisfait au principe de plaisir et en même

temps est investi sans défenses par les montées de la sexualité, voilà qui est responsable de sa structure. » Le tournant qui s'opère à partir de là, avec la déduction de l'objet *a*, décrit le sujet qui tourne et retourne à la pêche au plus-de-jouir, illustrant ainsi que son désir, aiguillé par le fantasme, est son permanent détour.

\*

J'annonce maintenant ma thèse d'aujourd'hui. Le concept de jouissance, tel que Lacan l'introduit dans la psychanalyse, nous mène à un second retour à Freud.

En suivant la dominance de la jouissance dans l'élaboration de Freud, c'est-à-dire celle de l'au-delà du principe de plaisir, se révèle que l'éthique freudienne, si elle veut se tenir à hauteur de désir, ne se constitue pas de principes moraux, mais a pour point focal une théorie de la pulsion.

Ce second retour à Freud a un programme : mettre l'inconscient freudien et le réel lacanien à l'épreuve de la jouissance. Et, si l'on s'y applique, ce qui se met en place, c'est que l'homme freudien, c'est l'homme pulsionnel.

\*

Je ne peux, dans le cadre de cet exposé, proposer à titre d'exemples que deux ou trois jalons du *work in progress* de Freud. J'aborde cela directement en 1905 avec les *Trois traités sur la théorie du sexuel*. Coup de projecteur sur la prévalence du sexuel dans la vie psychique et coup de tonnerre ouvrant à une problématique de la pulsion comme secret de la vie sexuelle. Les questions sur lesquelles se referment les *Trois traités* sont :

- y a-t-il dans la sexualité quelque chose de plus fondamental que le fantasme (lui dont il a été montré - 1<sup>er</sup> traité - qu'il fait la soudure si peu naturelle entre la pulsion et l'objet) ?

- y a-t-il un fondement aux errances de la sexualité humaine ?

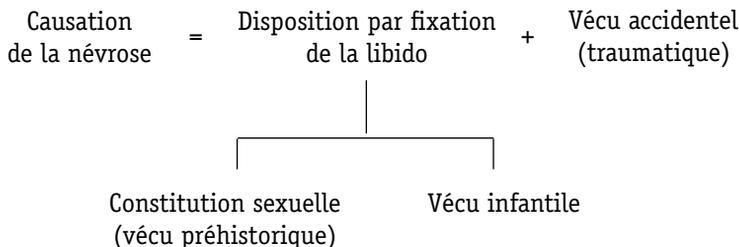
La réponse s'indique dans la question : le pulsionnel, dont la description se fera dans la période suivante de l'œuvre, en particulier avec *Pulsions et destins de pulsion*, qui, par des agencements symboliques et imaginaires, rend compte des perversions. Mais, dès 1905, Freud pose un réel du sexe, une dimension réelle du pulsionnel. Et ce dans cette sorte de quatrième traité qui s'appelle « Récapitulation » ou « Résumé » selon les traductions, et qui se termine par la fixation. En deçà des aberrations où elle se donne corps et de ses dérivations dans le symptôme, la sexualité percute sur son réel.

Un mot sur l'économie de ce texte important. Il reprend d'abord de façon la plus appuyée le doublet perversion-névrose, avec une audace bien propre à Freud qui démasque les jeux névrotiques avec les perversions et qu'il ponctue d'un « jeune putain/vieille dévote ». Mais la véritable audace de ces lignes est ailleurs : dans l'affirmation que la vie sexuelle est aimantée, pilotée par la fixation libidinale à laquelle elle ne cesse de faire retour. Or, je signale que c'est dans cette dernière page de l'ouvrage que Freud parle pour la première fois de « contrainte de répétition », terme qui ne refera surface ensuite que dans l'« Au-delà du principe de plaisir ». Textuellement Freud dit – je retraduis partiellement : il y a une « fixabilité » (la traduction française habituelle est : capacité de fixation). Nous sommes en quelque sorte accrochés à la fixation – le terme allemand est « Haft », qui indique une captivation, une captivité, une accroche absolue, sorte d'addiction que suscite la fixation libidinale. Le texte dit que la fixation agit de toute son efficace pour déterminer notre sexualité, « pour la conduire sur le mode de la répétition et imposer ses voies à la pulsion sexuelle pour la durée de l'existence ». La fixation est le nom donné à l'effet des « impressions sexuelles de l'enfance », fixées, voire incorporées. Voilà ce que l'on trouve chez Freud en 1905 si l'on se repère à la mise en fonction de la jouissance dans la vie psychique : le réel du désir, l'Un de jouissance. C'est lui qui fait l'indestructibilité du désir.

C'est à la fin du séminaire *Le Transfert* que Lacan parle du réel du désir, qui se livre, dit-il, « au plus brûlant de notre expérience », c'est-à-dire dans le transfert. Il a passé une année à en parler, et nous met en garde de ne pas le faire à tort et à travers, dans cette avant-dernière leçon de juin 1961 : « Rêve d'une ombre, l'homme ». Il y aurait « opacité essentielle qu'apporte dans le rapport à l'objet la structure narcissique ». Mais, et c'est alors l'échappée permise par une analyse, « il y a plus réel que l'ombre », « il y a tout d'abord et au moins un réel du désir dont cette ombre nous sépare ».

Je ne peux, ici, suivre dans Freud ce qui répond, par éclairs successifs, à ces avancées de Lacan. J'indique seulement la troisième partie du Schreber avec l'équation fixation = premier temps du refoulement, puis la découverte en 1915 du refoulement originaire, enfin, en 1917, le titre de la XVIII<sup>e</sup> Conférence : « La fixation au trauma. L'inconscient ».

Une seule ponctuation pour ce soir : le schéma de la causation des névroses dans la XXIII<sup>e</sup> Conférence <sup>14</sup>.

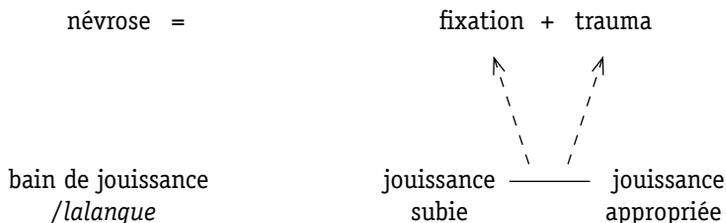


La question de la causalité des névroses balance chez Freud entre l'héritage sexuel d'avant le sujet et le vécu infantile du névrosé lui-même. À suivre l'œuvre de bout en bout, l'alternative entre ces deux pôles d'une causalité hésite entre le « constitutionnel » et le « traumatique ». Le problème se formule ainsi : qu'est-ce qui d'une vie sexuelle individuelle provient de la transmission des parents, des ancêtres, voire de l'espèce ? Dans la complexité de cette problématique, il faudra le dernier enseignement de Lacan pour s'y retrouver. Si la question dite du philogénétique ou du constitutionnel est celle de ce que les parents transmettent à l'enfant quant à la détermination de sa sexualité et de ses symptômes, ce n'est ni le patrimoine préhistorique, ni le patrimoine génétique, c'est leur jouissance, plus précisément, la jouissance sédimentée, déposée et transmise par leur usage jouissant du langage qui y répond, ce que Lacan nous a appris à appeler *lalangue*. On peut ainsi récrire le tableau de la XXIII<sup>e</sup> Conférence.

Le bas du tableau, c'est le bain de jouissance matérialisée et véhiculée par *lalangue* : jouissance des parents subie par l'enfant et, pendulairement, réappropriée par lui qui accède au langage en faisant sienne cette jouissance prise au signifiant. Il y creuse l'écart de son propre usage, de sa *lalangue* particulière. Marques *jouies* comme autant de traits incorporés, comme condition (humaine) de l'accès au langage ou au symbolique, comme nous disions naguère. La fameuse transmission des caractères acquis, que Freud reprend de Lamarck et Weismann, n'est pas inscrite dans une histoire mythique de l'espèce ni de la race. Elle est ce qui est charrié par *lalangue*. Causation de la névrose dans le vocabulaire de Freud, noyau du symptôme et de l'affect dans celui de Lacan.

Le double effet du bain de jouissance/*lalangue* initial est donc bien, comme le disait Freud, dans le haut de son schéma, la double instance de la fixation et du trauma combinée pour produire la névrose.

D'où le schéma récrit :



\*

Alors qu'en faire ? Si nous sommes confrontés à la fixité de l'Un de jouissance et sa prise dans *lalangue*, si nous saisissons que notre éthique est de nous régler sur le réel du désir, qu'est-ce qui est promis à l'homme pulsionnel ? A-t-il quelque chance d'accéder à son désir ?

Lorsque Lacan indique la voie dans le *Séminaire XI*, c'est sous forme de question, car cela ne pouvait être que sous cette forme : comment peut-il vivre la pulsion, celui qui a traversé le fantasme ?

« Vivre la pulsion » a quelque chose de dionysiaque, ce qui n'est pas étranger, parfois, à l'humeur de Lacan. Mais, si notre homme ou notre femme pulsionnels se sont quelque peu déniés(e)s de leur fantasme, alors le seul intérêt de la psychanalyse, nous dit Lacan, tardivement, c'est que s'invente pour cet homme ou pour cette femme quelque chose de moins stéréotypé que la perversion. Cela s'énonce aussi : « condescendre au désir ».

*Mots-clés : théorie de la pulsion, second retour à Freud, jouissance, condescendre au désir.*

---

\*↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 11 janvier 2018.

1.↑ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, 1895.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, p. 34.
3.  S. Freud, *Trois essais (ou traités) sur la théorie du sexuel*, 1905.
4.  S. Freud, « Mes vues sur l'étiologie sexuelle des névroses ».
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, p. 349.
6.  *Ibid.*, p. 350.
7.  *Ibid.*, p. 351.
8.  À l'occasion de la première édition complète de ses œuvres, *Gesammelte Schriften*, Leipzig, Wien, Zürich, éd. Association internationale de psychanalyse, 1925.
9.  S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 148. L'auteur restitue la traduction du mot « böse », traduit comme « maléfique » dans le texte.
10.  S. Freud, *Gesammelte Werke (GW)*, Hamburg, Fischer Taschenbuch Verlag, 1987, p. 624 ; *Œuvres complètes (OC)*, Paris, PUF, 1988, p. 675.
11.  *Ibid.*, *GW*, p. 625 ; *OC*, p. 675.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 167-169.
13.  *Ibid.*, p. 168.
14.  S. Freud, « XXIII<sup>e</sup> Conférence d'introduction à la psychanalyse », dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. fr. F. Cambon, Paris, Gallimard, 1999, p. 460.